

LE CONSEILLER DES FEMMES.

UNE FEMME DE PACHA.

SUITE.

Après le repas et en attendant l'heure de la sieste, les Almées sont introduites. Elles forment d'abord une danse générale; leurs mains s'entrelacent, elles déploient à l'envi mille séductions diverses, elles confondent leurs ébats et leurs folâtreries; mais tout-à-coup la danseuse circassienne se montre, et la scène a changé. — Lorsque dans nos musées, en face des merveilles de la statuaire antique, nous nous refaisons la Grèce, il y a quelquefois une image qui égare nos conjectures, qui confusionne notre poésie. Certes Vénus nous rappelle admirablement la beauté des sens, le symbole de l'amour chez les Grecs; mais que comprendre de la Polymnie si méditative dans sa pose, si virginnale jusque dans les plis de sa tunique, presque chrétienne dans sa mélancolie? Je ne m'explique pas plus la danseuse circassienne parmi les autres Almées. Leurs

pas sont désordonnés et lascifs, les siens capicieux mais modestes. Leurs bras s'arrondissent voluptueusement, les siens s'abandonnent avec une grâce indicible. Elles sont toutes en parade, en affaire de coquetterie ; la Circassienne seule semble danser avec l'abandon de la fatalité, comme pour accomplir la loi de sa vie. Je comparerais volontiers l'émotion qu'elle procure aux choses qui bercent l'âme avec le plus de douceur : ainsi, un rossignol qui chante la nuit, une feuille qui roule en automne, un rêve du ciel après une insomnie. Du reste, à qui ne l'a pas vue, à qui ne s'est pas extasié devant sa danse douce comme un parfum de violette, simple comme une mélodie d'oiseau : rien ne la peut représenter ; les termes font faute à l'admiration. Quel esprit assez ambitieux voudrait détailler les joies, peindre les délices qu'une de ses poses, un de ses balancemens, réveillent dans l'âme ! Celui-là serait bien éloigné de la faire comprendre, qui chercherait des expressions pour les ravissements où elle vous jette, qui accumulerait des louanges à coup sûr banales et incomplètes. Les femmes orientales en jugent mieux, car après sa danse elles ne supportent plus d'autres amusemens. Et désormais pour celle que nous avons choisie, il ne peut plus y avoir de plaisir, si ce n'est le sommeil, et après le sommeil le bain.

Lorsque la brise du soir, encore toute chargée de parfums qu'elle a ravis en passant aux forêts d'orangers et de citronniers en fleurs, commence à dissiper la chaleur du jour, les esclaves s'empressent de préparer l'*araba* qui doit transporter les promeneuses dans quelque fraîche vallée ou sur les bords de la mer. Deux jeunes buffles, non moins dociles que vigoureux, sont attelés à ce char léger et commode, où trois banquettes

garnies de coussins sont disposées pour recevoir chacune un pareil nombre de voyageuses. Un tendelet de gaze et de soie les défendra des regards profanes; une suite nombreuse les protégera contre les dangers plus réels qui pourraient les menacer. Lorsque l'heure est venue, tout est prêt. L'*araba* attend aux portes du palais, et déjà, depuis celles du harem jusqu'au char, s'étend un double mur de tapisseries entre lesquelles doivent passer les femmes et leur suite; elles sortent alors, couvertes de longs voiles et du manteau vert nommé *feredjeh*, entourées d'esclaves armés, et, dans cet appareil mystérieux, vont chercher dans la compagnie les plaisirs et la liberté. Bientôt les gazes de l'*araba* se referment sur elles, et le brillant cortège s'éloigne, toujours en garde contre la surprise, toujours prêt à repousser par la force la moindre tentative offensante, à punir de mort une insolente curiosité.

Ainsi la jeune femme ne sort pas de son atmosphère de luxe et de magnificence. Elle ne quitte pas les somptuosités de la nature. Les parfums, dont l'air est chargé, lui font oublier ceux des riches cassolettes; le murmure des eaux, le bruissement des feuilles, tout s'harmonise autour d'elle pour flatter le sens le plus intime et le plus délicat. En changeant de place, elle ne fait que changer de palais; en changeant de sensation, elle ne fait que changer d'ivresse; et lorsqu'après une journée de délices, elle rencontre au fond d'un kiosque élégant son époux bien-aimé; elle ne trouve pour lui parler que des paroles embaumées de bonheur et d'amour; sa beauté, ses gestes naïfs, sa grâce voluptueuse, tout en elle chante un hymne magnifique et son âme s'exhale en action de grâces, s'épanche au dehors en flots de poésie.

Voilà ce que les voyageurs ne voient pas, voilà ce qu'ils se gardent bien de voir ; et , toujours pressés de juger du sentiment des autres par les leurs, ils ne manquent pas de nous dépeindre comme très-malheureuses des femmes pour lesquelles l'art n'a pas assez de luxe, la nature assez de magnificence. Ils ont laissé en Europe de petites vanités , de petits ridicules, et ils se fâchent de ne pas les retrouver dans ces larges plaines, où la lumière absorbe les ombres, où le bonheur matériel absorbe la misère morale. Leur imagination s'échauffe à la comparaison : ils se représentent une Française, élevée au milieu des plaisirs de notre monde, et pleurant, au fond d'un cachot doré, la liberté de se faire voir, de se faire admirer ; ou bien encore une de ces ames passionnées pour qui le monde ne serait pas assez grand, et qui se brisent les ailes entre les barreaux de leur prison. De là ces tableaux rembrunis de tortures imaginaires, et ces peintures où l'horrible ne coûte que la peine de l'inventer.

Comment voulez-vous, disent-ils encore, que ces femmes soient heureuses, abruties qu'elles sont par l'esclavage ; comment leurs facultés toutes restreintes dans un cercle d'idées étroit, peuvent-elles apprécier le bonheur ? J'entends, ce qui leur manque, à votre gré, ce sont les besoins. En effet, leur esprit, toujours occupé de ce qui peut plaire au corps, ne se replie pas sur lui-même jusqu'à se ronger, jusqu'à trouver le vide. Elles ne connaissent pas ces désirs vagues, ce sentiment d'impuissance, cette amertume fiévreuse, qui s'emparent de notre ame à la moindre sur-excitation. Mais, accordez-vous donc ! reconnaissez leur sagesse à ne point s'élancer dans les espaces de l'impossible, ou bien reprochez-leur de ne jamais verser de larmes inutiles.

Je le vois bien , vous voudriez qu'elles fussent passionnées à notre manière , c'est-à-dire , tristes , ennuyées , mélancoliques ; ainsi vous les plaiguez de ne point sentir nos douleurs.

Au surplus nous n'avons point ici à discuter sur la valeur du mot heureux : seulement si la plante qui se sature de chaleur , si la fleur qui s'enivre de lumière est heureuse , la femme asiatique l'est aussi. Bonheur passif , si vous le voulez , mais d'autant plus grand qu'il ne faut pas d'effort pour en avoir la conscience , d'autant plus pur qu'il n'est troublé par aucun souvenir pénible. C'est une plénitude de jouissance qui n'admet pas de contraste , une magnifique uniformité , une suite d'accords parfaits , calmes , majestueux , et sans dissonances.

Aussi , à voir cette existence de lumière et de relief , de volupté et de parfums , ne dirait-on pas un magnifique tissu , où les plus brillantes couleurs , les plus gracieux dessins , viennent s'entremêler et se fondre ? L'imagination des poètes a-t-elle inventé jamais quelque chose de plus merveilleux et de plus magique que ce demi-sommeil sans interruption et sans fatigue , qui jette sur tous les objets son voile idéal , et ne laisse de place qu'à des rêves dorés et à de ravissantes émotions. C'est pour les femmes turques surtout que la vie peut être comparée à un clair ruisseau qui coule à travers les fleurs , sans regretter les sites qu'il a quittés la veille , sans s'inquiéter de ceux qu'il visitera demain.

Si nous étions enclins au matérialisme qui dessèche et flétrit notre époque , il nous serait facile d'élever un système et de colorer d'ingénieux sophismes , à l'aide de ces riens tableaux. Il nous serait facile d'ériger en sagesse cette béatification exclusive de la matière , cet

instinct de volupté si profond et si complet, et de présenter enfin comme le résultat d'une philosophie raisonnable et vrai cet enivrement de la pensée, ce sommeil de l'intelligence qui se laisse aller et s'oublie au milieu des délices du corps, semblable à un homme épuisé qui succomberait sous une pluie de roses.

Telle n'est pas notre tâche. — Nous sommes historiens, et rien de plus; nous avons promis de raconter, et non pas de conclure. — Quelque peine que nous ayons d'ailleurs à nous détacher de ces riantes images, il faut poursuivre notre course, et développer à vos yeux la seconde partie du tableau que nous avons entrepris. — A la vie de luxe et de richesse nous allons opposer une vie de privation et de pauvreté; aux lumières d'un palais de pacha, l'obscurité d'une cabane de pêcheur; aux tapis somptueux, la natte de jonc rude et agreste; à la femme musulmane enfin, symbole complet de toutes les jouissances, la femme grecque, symbole de toutes les misères.

REVUE LITTÉRAIRE.

PAROLES D'UNE CROYANTE.

Ce livre, dont le nom seul indique le but, est une réfutation de la poétique évangilique de M. de La Menais. Écrit par une femme au cœur religieux, il est empreint d'un sentiment de douloureux regrets, dû à la lecture des *Paroles d'un Croyant*. Pure de style sans

être toujours vraie , cette réfutation a du moins le mérite de l'à-propos , et il est beau de voir une femme , armée du livre saint , s'appuyer pour combattre son adversaire , de l'autorité qu'il a invoquée à son profit...

Marcher tête levée contre le philosophe chrétien de notre siècle , le heurter et le controverser avec courage c'était sinon de la suffisance , du moins une grande foi en ses moyens de succès. M^{lle} Lebot a eu comme tous ceux qui réfutent , cette confiance et cette foi ; forte de sa conscience et des opinions qui servaient sa cause , elle a souvent opposé le prêtre La Mennais au philosophe La Mennais et , bien qu'elle nous paraisse n'avoir pas toujours fait juste part aux pensées progressives d'un homme si grand par ses écrits , nous aimons à la voir , comme femme , tenir aux sentimens d'ordre et de hiérarchie. Si nous voulions aller au fond des choses , si la réfutation dont nous parlons était due à une plume d'homme , nous pourrions signaler des passages où la logique semble se montrer parfois plus partielle que rationnelle. Nous ne pensons pas comme la réfutatrice des *Paroles d'un Croyant* , que la nature de l'homme soit essentiellement imparfaite ; mais nous la croyons *perfectible* et capable d'arriver à ce degré d'amour dont parle La Mennais. Amour social et divin qui doit la porter au dévouement absolu , au sacrifice en toutes choses.

M^{lle} Lebot , nous le savons bien , a été poussée par ses convictions à l'œuvre qu'elle a accomplie avec énergie et talent. Il y a dans ses écrits de la pureté dans le style , de la chaleur dans les sentimens. Les dernières pages surtout nous ont paru remarquables par la pensée religieuse qu'elles renferment , et nos lectrices nous sauront gré de les reproduire ici :

Pour nous pauvres solitaires , séparées par la mort de ceux

qui nous ont aimées et que nous avons tant chéris.... Arrêtez.. Ne nous dites pas que les cadavres resteront cadavres, et qu'il fera nuit à jamais dans les sépulcres. Ne me dites pas à moi qui ai une mère dans un tombeau, que ses vertus sont enfouies pour toujours sous une masse de terre, et que leur suave émanation, transformée en esprit céleste, ne viendra pas m'assister dans ma misère et me faire pressentir les séraphiques joies! Ne me dites pas que deux frères, morts dans la foi de leur père, ayant combattu vaillamment pour leur patrie, pour la France toujours belle, même en pleurant les divisions de son camp, n'auront pas la palme des croix de ce monde! Ne me dites pas.... ce serait affreux! que ceux qui auront languï dans les tortures de l'indigence, de la soif de la justice, de l'abandon du riche, n'auront pas une abondante part des délices que le Seigneur a promises aux résignés qui espèrent?

Paix!... ne me dites pas, oh! surtout ne me dites jamais qu'une amie qui n'est plus, qui ressemblait aux anges par la pureté de son cœur, ne reviendra pas, pur esprit, me rapporter le nom qu'elle me donnait autrefois! etc.

Dans cette page pleine de chaleur et de verve, M^{lle} Lebot nous a livré tous les secrets de sa douleur! Elle nous a montré son cœur à nu avec ses larmes et ses espérances. C'est la femme avec sa foi sincère et sa touchante piété et, ne fusse que pour ce qu'il contient de sentiment religieux, le livre d'une croyante mériterait à tous égards d'être signalé aux femmes de progrès et de moralité.

Les *Paroles d'une Croyante* se trouvent à Paris, chez M^{me} Ch. Béchét, quai des Augustins, 59; Ollivier, rue St-André-des-Arts, 33. A Lyon, chez M. Babeuf, rue St-Dominique, 2.

CONSTITUTION DE L'INDUSTRIE ,

OU ORGANISATION PACIFIQUE DU COMMERCE ET DES TRAVAILLEURS (1).

M. Derrion , fabricant de notre ville , vient de publier sous le titre de Constitution de l'industrie etc. , une brochure qui par les questions qu'elle traite , nous a paru digne de toute notre attention. Il ne s'agit pas ici d'imposer à l'humanité une loi qu'elle ne peut comprendre. Le positif de la vie , les intérêts matériels du peuple , son avenir calme et heureux , voilà ce qui préoccupe M. Derrion. Consciencieux et dès long-temps initié aux misères d'une classe avec laquelle son industrie le met constamment en rapport , il est remonté à la source du mal , et , convaincu de l'insuffisance des moyens employés jusqu'à ce jour pour constituer l'industrie , il a , dans sa sollicitude , cherché à organiser quelque chose de bon et de durable :

Tous les instans de ma vie , dit-il , seront employés à réclamer et établir un ordre social nouveau qui garantisse au producteur de toute richesse , une part plus équitable dans le bénéfice social , c'est-à-dire une organisation pacifique de l'industrie.

En effet , par la création de grands corps d'ateliers dirigés par un chef ayant nom de *primogérant* , l'auteur constitue l'industrie sur des bases qui assurent des avantages aux masses et aux individus.

En dehors de toute question politique , c'est par des moyens pacifiques naturels et faciles que M. Derrion prétend réorganiser l'industrie , non-seulement à Lyon ,

(1) En vente chez M^{me} Durval , rue des Célestins , et chez les principaux libraires. Prix 1 fr.

mais par toute la France. Voici comment il s'exprime à cet égard :

Je ne touche ni ne veux toucher en aucune manière à l'ordre de chose politique, et pour ne laisser aucun doute en cela, voici ce que j'ajouterai : Le travailleur s'est trompé jusqu'à présent, lorsqu'il a voulu s'en prendre au gouvernement, et lui attribuer la cause de ses misères. etc.

Pour qu'à l'avenir le bien-être du travailleur ne soit pas un vain mot, M. Derrion lui procure dans les ateliers centraux une juste répartition dans les bénéfices auxquels il aura contribué.

Un fonds social gratuit, créé par les ouvriers, au moyen de souscriptions, cotisations, etc., sera la première garantie offerte aux capitalistes; un conseil formé de dix-huit membres, représentant toutes les industries, balancera, ou annulera même au besoin les pouvoirs du *primogérant* élu par tous les travailleurs sans exception.

Chaque ville organisée industriellement et sous la direction d'un *primogérant*, aura en outre des ateliers généraux de fabrication, des établissemens centraux de distribution, soit pour la consommation journalière, telle que viande, pain, etc., soit pour toutes choses qui, prises là, seront cédées à des prix beaucoup plus modérés. Ainsi l'ouvrier actionnaire ou co-associé fût-il moins rétribué pour son travail, eu égard à la part qu'il aurait dans les bénéfices, serait dans une position qui le mettrait toujours au-dessus du malheur.

Nous n'osons pas affirmer que le projet de M. Derrion, soit d'une exécution prompte, mais nous désirons, connaissant ses vues généreuses, qu'il soit aidé dans ses travaux par tous les hommes qui se piquent

de désintéressement et de philanthropie. En attendant, nous les renvoyons à la lecture de cette intéressante brochure.

La Directrice, Eug. NIBOYET.

GRAND-THEATRE.

Les Lyonnais qui avaient applaudi Nourrit dans la *Muette* et dans *Robert*, étaient loin, ainsi que nous, de s'attendre à le trouver si supérieur dans un genre qui diffère aussi essentiellement du drame que de l'opéra, mais dont le talent que l'artiste garde pour la province, mais dont les Parisiens pourraient être jaloux. La petite *peau de Bouffe*, si connue qu'elle n'est plus guère supportée, a repris lundi dernier toute sa nouveauté. Nourrit, dans le rôle de *Cavatini* a mis une finesse de jeu, qui eut suffi pour le faire applaudir, si sa délicieuse voix n'eut d'abord enlevé tous les suffrages du public le plus nombreux et le mieux choisi. Un air italien et une romance française adroitement introduits dans ce petit opéra, lui ont redonné la jeunesse et la vie. M^{me} Dérancourt, MM. Duprez et Barbot, ont contribué, pour leur part, à cette métamorphose du meilleur goût.

Après la romance de *la Folle*, et au moment où Nourrit allait quitter la scène une couronne et des vers lui ont été jetés. Sur la demande que le public en a faite, M. Duprez a lu les vers qu'on assure être dus à l'un de nos artistes les plus distingués, M. Valmore, qui voulait garder l'anonyme. Puisse-t-il nous pardonner de trahir ici sa modestie d'auteur ! Le nommer, c'est le désigner aux éloges de nos lectrices, et rendre service à leur

curiosité de femmes... Voici les vers tels qu'ils ont été lus :

A Nourrit.

Pâle encor du fléau qui brisa ses entrailles,
 Lyon, de ses enfans pleurait les funérailles :
 Tu chantes !... il écoute : on dirait que les cieux
 Te devait à ses maux , apôtre harmonieux !
 La fibre douloureuse en son ame engourdie ;
 Se ranime à ta voix , ange de mélodie ,
 Tu chantes , tu guéris ! Encor convalescens
 Lyon fixe sur toi ses yeux reconnaissans ;
 Dans ses regards de feu l'enthousiasme brille ;
 Pour t'aimer , la cité n'est plus qu'une famille ;
 Que te faut-il de plus , quand tu vois en ce jour ,
 Sur sa robe de deuil tomber des pleurs d'amour ?

Un artiste du Grand-Théâtre.

Le 14 juillet 1834.

Après la lecture de ces lignes , si bien appliquées , une salve de bravos approbateurs s'est fait entendre et le rideau était baissé que les mains battaient encore. Disons que Nourrit avait joué avec un talent parfait dans la pièce du *Comte Ory* , où M. Gustave-Blès et M^{me} Dé-rancourt l'ont , comme toujours , parfaitement secondé.

GYMNASE LYONNAIS.

Tandis que la foule des dilettanti encombre la salle du Grand-Théâtre , les rieurs vont étouffer de rire et de chaleur aux représentations du Jovial Philippe. Sa gaité si communicative , sa franche bonhomie , son jeu si na-

turel et si vrai ont trouvé ici de nombreux admirateurs , et sans le trésor qu'elle possède en ce moment au Grand-Théâtre, l'aristocratie se fut faite bourgeoise pour prendre sa part d'un plaisir que tous les jours ne lui rendent pas possible. Que pour mettre le comble à sa gloire , Philippe nous donne avant son départ quelques pièces moins connues ; et il verra s'il est aimé et apprécié...

CIRQUE OLYMPIQUE.

La troupe de MM. Paul et Bastien , gendres du célèbre écuyer Franconi , est arrivé depuis peu de jours dans notre ville. Le cirque des Montagnes Française où elle fait ses exercices , eu égard au nombre d'amateurs qui se présentent au bureau est de moitié trop petit et c'est bien là où l'on se pousse sans pitié. Il est vrai de dire que c'est un spectacle curieux et digne d'être vu. MM. Paul et Bastien , écuyers ou équilibristes , sont des hommes étonnans auxquels Franconi a dû long-temps sa gloire. Ce n'est pas d'hier que leur réputation est faite , et quand ils viennent ici pour varier nos plaisirs , c'est un vol qu'ils font aux habitués du cirque de Paris.

M^{me} Leroux et M^{lle} Camille , que nous avons revues ici avec plaisir , sont dignes de la réputation qu'elle se sont acquise. M^{lle} Camille , encore si jeune d'âge , promet de marcher un jour l'égale de ses maîtres. C'est une jolie et gracieuse créature dont nous avons suivi tous les mouvemens avec inquiétude , tellement il nous semblait hasardeux de la voir ainsi livrée sans guides aux caprices d'un cheval qui se sentait léger sous un pareil fardeau !

M. Bastien , dans une scène de travestissement a

montré un grand art d'imitation. Dans ses poses , généralement historiques , il nous a montré le conscrit Jean Jean de Vernet , puis le vieux grenadier , puis l'empereur avec son petit chapeau et ses mouvemens précipités , puis le colonel Petit embrassant son aigle , puis le soldat-laboureur ; puis enfin le génie de la gloire. Tout cela avec une précision , un aplomb , une grâce remarquables , et que l'on a su apprécier et applaudir.

MM. Amand et Ratel , comiques et grotesques distingués , ont obtenu leur bonne part de bravos. M. Ratel , dans la scène du singe , imite cet animal au point de tromper l'œil le plus exercé.

Quant à M. Paul , il est remarquable comme écuyer et comme équilibriste. Jamais Franconi ne monta un cheval mieux que lui , et Ducrow s'estimerait heureux d'avoir son aplomb et sa grâce !

MM. Paul et Bastien donnent tous les jours chez eux des leçons d'équitation , les jeunes hommes et les dames pour qui l'exercice du cheval est un plaisir ou un besoin , nous saurons gré de leur signaler ces deux écuyers de bon goût.

La directrice ,

Eug. NIBOYET.

MA MERE !

Une pierre , une grille , un saule et quelques fleurs ,
 Qui s'ouvrent au soleil dans ces lieux de douleurs ,
 Plus belles de fraîcheur qu'en un riant parterre ;
 Voilà donc ce qui couvre et ce front vénéré ,
 Et ce cœur si souvent contre le mien serré !

O ma mère ! ma mère !

Et je ne croirais pas !... Et lorsqu'au Ciel vers toi,
 La foi m'ouvre un chemin, j'écarterais la foi !
 O mon Dieu, que mon cœur, dans ce monde fragile
 Où votre voix renverse et relève à son gré
 Et le faible et le fort ! Que mon cœur déchiré,
 Lui soit un saint asile.

Que tout ce qui m'entoure et frappe mon regard,
 Ait une voix pour dire : « Il est un monde à part,
 Un monde tout d'amour, sans larmes, sans souffrance »
 Voir mourir ce qu'on aime ! et puis douter après...
 Oh ! cela ne se peut ! Le cœur a ses regrets ;
 Mais l'ame a l'espérance

Et si cette ame hélas appartenait au sort
 Comme ici-bas, la vie appartient à la mort,
 Dans quel but, ô mon Dieu, les hommes et le monde ?
 Et que resterait-il d'une création
 Qui n'aurait pour pivot que la destruction ?...
 Rien qu'une boue immonde !

Et la vie est si longue et si faite de pleurs,
 Que s'il fallait mourir, sans que de nos douleurs,
 Dieu n'eût ailleurs pitié, mieux vaudrait à la vie
 Dès l'enfance opposer le calme du néant.
 Mais le néant n'est pas ! C'est un mot impuissant,
 Que tout repousse et nie.

Un mot qui clot la vie et qui place à sa fin
 Au lieu d'éternité, des bornes au destin.
 Un mot où tout périt, où tout tombe et s'engouffre,
 Un mot que par pitié, l'on devrait renoncer
 (Que l'on y croie ou non) à jamais prononcer
 Devant l'être qui souffre !

Car cette éternité que dérobe à ses yeux
 L'obscurité des nuits ou la pompe des cieux,
 Lui promet un bonheur, auquel il aime à croire.

O pourquoi donc raillant , ces rêves d'avenir ,
Que Dieu mit dans son cœur , se plaire à les ternir
D'un souffle dérisoire.

Elle m'attend... mon Dieu , que de fois ces deux mots
N'ont-ils pas de mon cœur endormi tous les maux.
Elle m'attend ! O oui !... mes larmes , ma prière ,
Rien n'est perdu pour elle et sa voix parle en moi ,
Et je sens qu'elle dit : « Je veille encor sur toi ! »
O ma mère ! ma mère !

Et je ne croirais pas ! Et jamais l'avenir
Ne s'offrirait à moi , pour me faire bénir
Le Dieu qui me la garde et près d'elle m'appelle ,
Ce Dieu qui tout enfant se révélait à moi ,
Lorsqu'aux pieds de ma mère , à genoux avec foi
Je le priais pour elle.

Pour elle qui m'aimait du plus profond amour ,
Pour elle que jamais je ne quittai d'un jour ,
Car loin d'elle , mon Dieu , la vie était amère.

Et maintenant , hélas ! que mon cœur dans ton cœur
Ne peut plus épancher sa joie ou sa douleur ,
Que ferais-je , ô ma mère !

Que ferais-je en ce monde où tu m'as dit adieu ,
Si je ne croyais pas , si je doutais de Dieu !
Mais Dieu c'était ma mère , et je l'adore en elle ,
Ma foi toute d'instinct , attire au Ciel mon cœur ,
C'est là qu'est le repos , c'est là qu'est le bonheur.
C'est là que tout m'appelle !

M^{me} MÉLANIE WALDOR.